

Des Canadiens-français entreprenants viennent de fonder un journal à Sandwich, dans le Haut-Canada; c'est l'*Etoile Canadienne*, un joli petit journal qui mérite d'être encouragé. Espérons que cette étoile occupera dans le firmament du Haut-Canada une place digne de notre origine.

TERRIBLE ACCIDENT.

George Spaight et Charles E. T. Lodge étaient partis pour Lachine, dans l'après-midi du jour de la fête de la Reine, avec l'intention d'y faire une promenade de quelques heures en bateau.

A cinq heures et demie ils arrivèrent à Lachine, et louèrent tout aussitôt une chaloupe de M. Owen O'Neil, disant que leur intention était de se rendre à l'île Dixie qui se trouve environ à un mille du quai. Plusieurs personnes de Lachine qui les connaissaient parfaitement les ont vus s'embarquer pour cette fatale promenade: M. Spaight ramait et M. Lodge était au gouvernail.

Au bout d'une demi heure environ, on les vit se diriger du côté de Caughnawaga; depuis ce moment on ne les a plus revus.

M. Sommerville dit qu'il a vu deux heures après, une petite embarcation montée par deux hommes répondant parfaitement au signalement donné, entraînée à la dérive dans les rapides et bientôt submergée; il eut beau regarder, rien ne reparut à la surface de l'eau; les infortunés avaient trouvé leur tombeau.

M. Spaight était un homme d'une vaste intelligence; les lecteurs de la *Gazette* ont pu apprécier bien souvent la grande variété de ses connaissances. Il a fait de brillantes études au collège de la Trinité à Dublin, et consacra plusieurs années à parcourir le monde. Il passa quelques années en Australie, et c'est de là qu'il passa en Canada. Il a recueilli de ses voyages des trésors d'observations qui lui donnaient pour la discussion de certaines questions, une grande supériorité.

Il occupait depuis le mois d'août dernier la position de rédacteur en second à la *Gazette*; ses talents littéraires, ses études sérieuses et son expérience le rendaient tout-à-fait propre à occuper ce poste.

M. Spaight laisse une jeune femme et deux enfants.

M. Lodge était depuis huit mois rédacteur de nuit à la *Gazette*; possédant une solide instruction, il était très-brillant écrivain. Comme son confrère, M. Spaight, il avait beaucoup voyagé; il avait parcouru les immenses solitudes de l'Amérique du Nord.

Il a été quelque temps lieutenant dans le 16e régiment de Sa Majesté, mais il fut forcé bientôt d'abandonner ce poste à la suite d'un accident de cheval fort grave qui lui avait laissé une grande faiblesse de jambes.

C'est au *Globe* qu'il a fait ses débuts; il a collaboré également à plusieurs journaux de la province.

M. Lodge n'est pas marié; il n'a aucun parent dans le pays. Le St. Laurent n'a pas encore rendu sa proie; les recherches qui ont été faites pour retrouver les corps des infortunés n'ont abouti à aucun résultat.

LE DR. DOELLINGER.

L'archevêque de Munich ayant invité le Dr. Doellinger, doyen de l'université, à signer le décret du concile touchant l'infailibilité, le vieux professeur demanda un répit de 15 jours pour mieux peser sa réponse. Le terme écoulé, le docteur répondit négativement. En conséquence, l'archevêque le suspendit de ses fonctions d'archiprêtre et défendit aux étudiants en théologie d'assister à son cours d'histoire ecclésiastique.

La vie de cet homme illustre, qui a été le professeur de tous les évêques allemands, peut se résumer dans les lignes suivantes:

Doellinger, fils d'un professeur d'anatomie, naquit à Hamberg, en 1799. Après son cours à l'université, il fut ordonné prêtre en 1822. L'année 1823 le vit professeur au lycée d'Aschaffenburg, et en 1826, il devint professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canon à l'université de Munich, pour y ajouter quelques années après les fonctions de curé archiprêtre de la cathédrale, de conseiller archiepiscopal et de surintendant de la bibliothèque royale. Membre de l'Assemblée de Franckfort en 1848, il fut mis en disponibilité par la réaction politique qui suivit. Mais il reprit bientôt ses fonctions, entra à la Chambre et fut ennobli.

Les principaux ouvrages de Doellinger sont: Du dogme de l'Eucharistie dans les trois premiers siècles; un commentaire sur le Paradis de Dante, son histoire ecclésiastique (encore inachevée), une histoire de la réformation, plusieurs histoires apologetiques et surtout son grand ouvrage: des origines du Christianisme.

Son père avait coutume de dire de lui, quand il était encore jeune: "Ce diable de garçon! Il a deux têtes mais pas de cœur."

LA SURPRISE DE VANVES.

La gare de Vanves, dit le *Gaulois*, a été prise par nos troupes, dans des conditions curieuses.

Le 22e chasseurs était sur pied depuis 8 heures du soir, guettant le moment favorable; l'entreprise était d'autant plus périlleuse que le bataillon ne comptait que 300 hommes. Il s'agissait d'attaquer à nombre égal et même inférieur une position où les fédérés s'étaient fortement retranchés. Le grand ennemi des fédérés dans cette affaire paraît avoir été... le vin.

Les gardes nationaux s'étaient livrés à d'abondantes libations, et, vers minuit, quand une partie des chasseurs, s'avançant à pas de loup, se précipita sur la gare, à la baïonnette, sans avoir tiré un coup de fusil, la plupart étaient hors d'état de se défendre. On en tua quelques-uns. Les autres se sauvèrent dans la direction du fort, mais ils furent reçus par une terrible fusillade venant des chasseurs, postés en dehors, en sorte que tout l'espace compris entre la gare et le fort se trouva littéralement couvert de morts et de blessés.

Les insurgés du fort ne venant pas recueillir ces blessés, nos soldats voulurent le faire eux-mêmes, mais comme on tira du fort sur eux, ils furent obligés de cesser leur œuvre charitable. Les malheureux insurgés blessés restèrent dans cette position pendant trente-six heures. Voilà exactement comment les choses se sont passées. Il n'y a pas eu massacre; il n'y a eu qu'une affaire très sanglante; ce n'est pas 300 morts, mais 300 morts ou blessés qu'elle aura coûté aux fédérés.

L'AFFAIRE DU MOULIN-SAQUET.

La veille, dit le *Soir*, à 3 heures du matin, le Moulin-Saquet, vigoureusement attaqué, est tombé entre nos mains. La résis-

tance des insurgés a été moins vive que dans les combats précédents; il semble que les échecs journaliers qu'ils subissent les découragent enfin. Nos pertes ont été faibles; celles des communaux très-considérables. Une particularité, observée déjà à Anières et à Issy, s'est présentée encore à l'attaque du Moulin-Saquet. On a trouvé des gardes nationaux complètement ivres, qui ne se doutaient même pas que leurs frères d'armes vinssent de se battre et d'être repoussés par nos troupes. Réveillés brusquement par nos soldats et croyant d'abord l'être par leurs camarades, ils les prièrent, dans des termes que le *Père Duchêne* seul trouve courtois, de les laisser reposer en paix. Mais la vue du pantalon rouge les rappela bientôt à la réalité et dissipa immédiatement leur ivresse. On avait eu la précaution d'enlever auparavant leurs armes jetées à côté d'eux.

On mande de Versailles à la *Tribune* aujourd'hui, que durant les derniers jours il est arrivé à Versailles 10,000 prisonniers parmi lesquels se trouvaient une compagnie des "Amazones de la Seine" et un bataillon des "Enfants patriotiques." Des gendarmes à cheval forçaient les Amazones, dont quelques-unes avaient les menottes aux mains, à marcher paisiblement sous un soleil brûlant. Leur apparence a égayé beaucoup la foule, mais elles faisaient bonne contenance. Même les enfants paraissaient sentir que les yeux de l'Europe étaient fixés sur eux. Plusieurs vieillards étaient au nombre des prisonniers.

Un sentiment sauvage existe parmi les Versaillais. Quatre prisonniers ont été fusillés parce qu'ils s'étaient assis.

Rochefort a été conduit à Versailles les menottes aux mains. Il avait les poignets fort endommagés. On a trouvé sur lui 5,000 francs et beaucoup de bijoux. Il refuse de répondre à toutes les questions qu'on lui pose. Thiers craint de lui pardonner, et demande la formation d'un comité chargé d'exercer la prérogative du pardon.

En tête de l'une des compagnies du bataillon, nous avons vu un clairon, dit une feuille parisienne, enfant de 16 ans, qui, son instrument passé en sautoir, s'en allait pendant le feu, en faisant la roue, à plus de vingt pas en avant des tirailleurs.

Sa compagnie ayant été chargée d'aller reconnaître, sur le boulevard Bineau, une barricade qui semblait abandonnée, le gendarme se précipite en avant, malgré les recommandations, il gravit l'escarpement et saute dans la barricade; mais là, ô surprise! il est vigoureusement saisi par une trentaine de soldats qui s'y tenaient blottis à la sourdine, et qui s'empres- sent de lui arracher son clairon, pour qu'il ne puisse pas donner l'alarme.

Comprenant le danger qui menace les siens, l'enfant s'échappe prestement des mains qui le tiennent, grimpe sur les pavés et se met à crier de toutes ses forces:

"N'avancez pas! je suis prisonnier!"

En voyant leur ruse inventée, les soldats ouvrent aussitôt le feu, et un capitaine, ainsi que plusieurs hommes venus en reconnaissance, tombent mortellement frappés par cette décharge subite; mais les autres gardes nationaux peuvent s'abriter à droite et à gauche et riposter, en attendant du renfort.

Quant au jeune clairon, il profite de la bagarre pour se précipiter dans une maison voisine; il grimpe au hasard, se sauve par les toits, entre dans une autre maison, descend dans un jardin, escalade une grille et arrive rejoindre les siens. Sans cette audacieuse gaminerie, toute la compagnie était fusillée à bout portant.

LE DEPART DES FEMMES POUR VERSAILLES.

Jadis et aujourd'hui.

Le 3 avril dernier, vers trois heures de l'après-midi, une colonne de quatre à cinq cents femmes de tout âge se formait sur la place de la Concorde, à l'entrée du Cours-la-Reine.

Toutes ces femmes étaient vêtues de deuil et se faisaient remarquer par leur attitude sévère. Celle qui semblait les commander était une institutrice, disait-on.

Elles portaient le drapeau rouge et se dirigeaient, elles aussi, sur Versailles, tambours et clairons en tête.

Dans quel but? Était-ce dans une pensée de conciliation ou de haine? Était-ce pour s'interposer entre les partis, ou pour prendre, en amazones, leur part du danger commun?

Ce n'est pas la première fois que les "Parisiennes" marchent sur Versailles.

Le voyage qu'elles y ont fait, le 5 octobre 1789, est resté célèbre, et peut-être n'est-il pas sans intérêt d'en rappeler ici quelques épisodes. La comparaison qu'on ne pourra manquer d'établir sera tout à l'avantage de nos contemporaines.

J'ignore si l'intention des femmes du 3 avril 1871 était de ramener leurs députés à Paris. Il est permis d'en douter. Les femmes du 5 octobre 1789 voulaient ramener le roi, la reine et le dauphin, que dans leur style imagé elles avaient surnommés le *Boulangier*, le *Boulangère* et le *Petit Mitron*. "Lorsque nous les tiendrons au milieu de nous, il est probable que nous ne manquerons plus de pain," disaient-elles avec une certaine logique.

La manifestation n'avait donc, en principe, rien de bien inquiétant.

Seulement, comme on pouvait s'attendre à un refus du Boulangier et de la Boulangère, qui n'avaient pas toujours répondu avec un vif empressement aux effusions de leurs sujets, et comme on était décidé à passer par-dessus ce refus, on s'était armé, tant bien que mal.

Donc, le 5 octobre au soir,—il faisait un temps chargé, comme on dit,—une nuée de femmes se dirigeait sur Versailles, par ce même Cours-la-Reine.

Mais une nuée véritable, remplie de poussière, de cris et de bonnets volants!

Elles bourdonnaient comme des guêpes dont on a renversé la ruche. Il y en avait des milliers, jeunes et vieilles, hideuses et charmantes, parées ou en guenilles; elles couvraient le sol et bouchaient l'horizon. Toutes étaient armées, toutes chantaient à tue-tête. C'était extravagant! Une jolie fille battait du tambour, ses deux baguettes étaient ornées de rubans. Derrière elle, les escadrons coiffés de la Halle entonnaient le *Ça ira!* Les unes étaient empilées sur des charriots ou dans des fiacres; elles passaient leurs visages et leurs bras par les portières; d'autres étaient assises sur des trains de canons....

Paris vomissait tout son peuple en jupes, ses hordes de commères, de grisettes patriotiques, de Phrynés fangeuses, de marchandes de marée et d'actrices subalternes. Toutes celles qui devaient jouer un rôle dans la Révolution avaient choisi ce jour-là pour débiter.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

INCENDIE A MONTREAL.—Un grand incendie a éclaté dans le faubourg St. Joseph, Montréal, dans la soirée de mardi, vers onze heures. Plusieurs résidences et autres bâtisses ont été détruites, ainsi qu'une quantité de meubles de ménage et autres effets.

On estime les pertes à \$9,000. Elles sont partiellement couvertes par les assurances.

On annonce la mort de M. Wilfrid Masson arrivée à Londres presque subitement ces jours derniers. Le défunt était fils de feu l'honorable Joseph Masson, seigneur de Terrebonne et le principal marchand de son temps. Après s'être livré au commerce pendant plusieurs années à Montréal, il passa en France, où il vécut longtemps, puis en Angleterre où la mort est venue le chercher.

On lit dans la *Voix du Golfe*:

Un nombre assez considérable d'électeurs des diverses paroisses de ce comté ont prié M. J. N. Pouliot, avocat de Rimouski, de se porter candidat pour la chambre locale.

COMTÉ D'YAMASKA.—Nous apprenons que dimanche, le 21, M. le Dr. Migneault, de St. David, M. Gill, avocat, de Sorel, et M. J. Duguay, marchand de La Baie, ont posé leur candidature à Pierreville.

Trois hommes, dont on ne connaît pas les noms, se sont noyés ces jours derniers, en tombant dans la chute de Niagara, du côté américain, Etat de New-York.

RESTES HUMAINS GIGANTESQUES.—Une lettre de Californie rapporte qu'en creusant une fosse sur les bords de la rivière Kern, on a trouvé un squelette humain long de 7 pieds 5 pouces et demi. Il y avait à côté de ces restes un paquet de 11 pointes de flèches en silex ainsi que plusieurs lames de lances de la même matière. Une personne de taille ordinaire peut placer sa tête entière dans le crâne du squelette.

Judi a été célébré, à Rhinebeck, N. Y., le mariage de M. Henri Astor, fils de l'opulent banquier de New-York, avec Mlle Lavinia Dynehart, jeune personne accomplie, dit-on, et appartenant à une famille honnête mais pauvre. La famille de M. Astor était opposée à cette union et a tout fait pour l'empêcher: mais M. William Astor, frère du nouveau marié, et chargé de protester contre le mariage, est arrivé sur les lieux juste au moment où il venait d'être fait.

Un marchand de Londres vient de laisser en mourant £25 aux enfants d'un maître d'école qui lui avait donné le fouet lorsqu'il apprenait ses lettres. Il était d'avis que s'il avait bien tourné, c'était grâce à cette volée.

Quelques journaux annoncent que le Parlement Fédéral sera convoqué de bonne heure cet automne, pour examiner le traité de Washington et demander la ratification de la partie qui regardé la Puissance du Canada. Cette convocation est rendue nécessaire par la clause qui décerne que la sanction devra être donnée au Traité dans les six mois, lequel délai s'étend jusqu'au 20 novembre.

CLUB DES COURSES DE QUÉBEC.—Les courses des chevaux promettent d'être très intéressantes cette année. Les chevaux qui concourent pour les différents prix seront tous à peu près de race et d'élevage canadiens. Il est bien à espérer que le magnifique prix donné par Sa Majesté, à savoir, 50 guinées, excitera un peu l'émulation des turfistes québécois, entre autres de nos marchands et industriels qui prennent toujours une part très-active aux courses et qui seront aussi sous peu appelés à souscrire et contribuer ainsi à donner deux jours de récréation aux sportsmen; ce qui vraiment ne peut mieux arriver que dans la vacance de juillet.

Il y aura, croyons-nous, quatorze chevaux qui entreront en lice pour la coupe de la Reine seulement.—*L'Événement*.

M. Emile de Girardin, dont il n'était pas question depuis deux mois, vient de réparaître. Il est naturellement armé d'un journal. Ce journal paraît à Paris sous le titre: *L'Union française, journal de la république fédérale*.

Voilà donc M. de Girardin devenu, non pas fédéré, mais fédéraliste. Il demande que le territoire français soit divisé en 15 états fédéraux, et propose en somme pour la France, l'organisation des Etats-Unis d'Amérique.

M. Loyson, qui s'appelle *Hyacinthe* tout court, est à Rome. On dit qu'il va tenir des conférences dans une salle de bal (la *sala Dante*), des conférences sur *l'Eglise libre dans l'Etat libre*. Ce sera le dernier coup porté au catholicisme libéral, que la sociale enterrera. Mais quel chemin, de la chaire de Notre-Dame à la *sala Dante!*

Au nombre des passagers arrivés il y a quelque temps à New-York par le *Russia*, étaient la veuve du Président Lincoln, son fils Thadéus, et le général Sheridan. Les amis de ce dernier étaient allés à sa rencontre à bord du côté de la douane *Bronx*, sur lequel le général a pris place. Il a été aussitôt assailli de questions sur la guerre franco-allemande; mais ses réponses ont été empreintes d'une certaine réticence. Suivant lui, les défaites des Français s'expliquent par plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer. Les seuls points sur lesquels le général Sheridan a été catégorique, c'est que l'ancienne armée de volontaires des Etats-Unis était pour le moins égale soit à l'armée prussienne soit à l'armée française, et que les carabines Springfield, Remington et Spencer valent vingt fois mieux que le chassepot ou le fusil à aiguille. Cette opinion franchement américaine du général ayant été goûtée de toutes les personnes présentes, on s'est mis à la table et jusqu'à l'arrivée à New-York on n'a pas cessé de banqueter et de toaster à bord du *Bronx*. Le général Sheridan est descendu à l'hôtel de la Cinquième avenue.

Pendant qu'il était le héros de cette ovation, un très-petit nombre d'amis s'empresaient auprès de Mme Lincoln et de son fils, leur souhaitaient la bienvenue et les escortaient à Everett House, d'où ils partiront lundi pour Chicago. Thadéus Lincoln, ayant été à l'école à Francfort-sur-le-Mein, parle allemand comme un Teuton. Il est âgé aujourd'hui de 18 ans.

Le 17 courant, un accident des plus douloureux est arrivé à Ste. Marguerite de la Beauce. Le jeune fils de M. Cassidy, cultivateur du lieu, âgé de huit ans, profitant de l'absence momentanée de ses parents, saisit un fusil chargé; par malheur, il fit partir la détente sans le vouloir, et une petite fille de 3 ans, qui se trouvait vis-à-vis, reçut toute la charge dans la tête. M. Cassidy, en entendant le bruit de la détonation, accourut en toute hâte à la maison, et apercevant sa petite fille se débattre dans une mare de sang, il la saisit dans ses bras et sortit dehors, ne sachant ce qu'il faisait. Quand son émotion fut calmée, il rentra au logis et s'aperçut qu'il portait un cadavre.